

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 25 OCTOBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Nous regrettons que les petites misères d'un déménagement aient jeté tout ce qui nous entoure dans un tel état de confusion que l'Histoire de la Semaine ne pouvait s'écrire au milieu d'une cohue-bolue semblable. Nos lecteurs ne perdent rien, cependant, des nouvelles locales et des faits de la huitaine, qui sont consignés, avec beaucoup d'intérêt, dans la *Chronique Canadienne* que nous empruntons des colonnes de la *Minerve*. Ils y trouveront les détails du sport, les émotions palpitantes des parieurs, les jolies distances parcourues, AVEC LA VITESSE DU CHEVAL, par des gens à pied ; comment un homme, à force de patience, d'exercice et de pratique, peut se réduire à l'état de cheval et faire honte aux plus grands noms du Turf et aux plus belles réputations de l'hippodrome. L'histoire ancienne, si riche en incidents de ce genre, si pleine d'intérêt sous le rapport des exercices du corps ne nous montre rien dans les annales célèbres des jeux olympiques de la Grèce ou dans le cirque romain, qui égale ou qui approche en rien des tours de force de nos sportsmen Américains et Canadiens surtout. Courir après cent louis, à pied, et faire dix milles à l'heure, n'est rien moins qu'un prodige.

Les nouvelles, apportées par l'*Hibernien*, ne confirment que trop les craintes que l'on avait sur les récoltes dans le nord de l'Europe. Les prix des céréales éprouvent, chaque jour, une hausse considérable qui va jeter la désolation dans les classes inférieures. La pomme de terre va manquer, et c'est elle qui remplaçait le blé et les autres grains, au moins pour le peuple. Nous publions aujourd'hui un extrait d'un journal français, qui contient la description des symptômes de la maladie et de ses développements. Mais on n'a pas assez insisté, ce nous semble, sur la cause. Nous allons la demander aux poètes, puisque les savants ne veulent pas s'en occuper :

Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail eût vu sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez l'imposture ;
L'or nait dans les sillons qu'enrichit la culture,
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.

(DELLILE, *L'Homme des champs*.)

Nous croyons que ces vers nous mettront sur la trace des causes de l'épidémie qui règne sur les pommes de terre : le soleil de 1845, emprisonné derrière les nuages, n'a pu leur prodiguer la chaleur vivifiante de ses rayons.

Cette vérité ressort elle-même des études faites sur cette épidémie par les savants. Comme il s'agit d'une question qui se rattache tout entière à l'hygiène publique, nous nous empressons de faire connaître tous les détails de quelque importance, dont la publi-

cation peut aider à la solution d'une crise assez grave pour compromettre le bien-être et la santé d'un nombre infini de familles, tant en Europe qu'en Amérique.

Dut-on nous accuser d'ignorance, d'inexpérience ou même d'étrangeté, nous croyons que nous devons rechercher dans les conditions climatiques de cette année 1845, sans printemps et dont l'été n'a commencé véritablement qu'au mois de septembre, la véritable origine de ce sinistre agricole. L'expérience nous apprend, en effet, que la seule manière de conserver les pommes de terre récoltées est de ne pas les exposer à l'humidité. Tout le monde sait que la meilleure manière de les conserver est de les placer dans des tonneaux, couche par couche, avec des feuilles sèches, et de placer ces tonneaux dans des lieux inaccessibles au froid, ou bien dans des caves où le froid ne pénètre pas et qui ne sont pas humides.

On lit dans la *Gazette de France* :

MM. Payen et Philippon viennent de communiquer à l'Académie des sciences un assez grand nombre de documents relatifs à l'épidémie des pommes de terre, et dont les ravages s'étendent en France, en Allemagne et surtout en Belgique.

Sans pouvoir bien déterminer encore le véritable caractère de la maladie, MM. Payen et Philippon proposent différentes précautions et moyens préventifs, qui se résument dans les conditions suivantes, et qu'il est utile de faire connaître : Sur presque tous les tubercules légèrement atteints, il suffit d'enlever une pelure plus ou moins épaisse pour éliminer les parties altérées.

On vérifierait aisément que les parties plus profondément situées sont saisies, en coupant en quatre morceaux chacun de ces tubercules.

Plusieurs observations portent à croire que les pommes de terre peu altérées, soumises à la coccion de l'eau, en ayant le soin de rejeter l'eau qui aurait servi à les faire cuire, pourraient être données comme aliment aux animaux. Il serait prudent de l'essayer sur quelques-uns d'abord, et, en tous cas, de ne pas donner exclusivement cette nourriture, à moins que ce ne fût pour essai et durant peu de jours.

Quant aux tubercules dont la dégénérescence serait avancée, on en pourrait certainement tirer parti en les déversant à la râpe, lavant la pulpe sur un tamis, extrayant de l'eau de lavage la fécule par les procédés usuels, soumettant directement à la saccharification la pulpe lavée en la faisant dessécher, afin de la livrer aux fabricants qui se chargent de cette opération.

Les pommes de terre même, qui sont altérées rapidement, au point d'être entièrement désagrégées, pourraient encore se traiter par les mêmes moyens ; mais il ne faudrait pas attendre que de nouvelles altérations spontanées, l'attaque des insectes ou de certaines larves, eussent produit l'altération profonde de la fécule.

Quant aux précautions à prendre relativement aux cultures prochaines, plusieurs faits portent à croire que les variétés hâtives, dont le terme de la végétation utile serait le plus possible accéléré, pourraient échapper au développement de la maladie. Une surveillance active aux approches de la maturité permettrait de reconnaître les premiers signes de l'altération des tiges sur certains points. Il serait prudent de les couper, de les brûler hors du champ, et de préserver le reste afin de pouvoir utiliser les premiers tubercules avant l'invasion de la maladie. Il serait, en tous cas, désirable que les cultivateurs tissent des notes détaillées de leurs observations, des essais de chaulage, cultures particulières, etc., qu'ils voudraient entreprendre, afin de transmettre ces documents aux associations agricoles locales, et de concourir à former ainsi une histoire complète de la maladie et des moyens d'atténuer ses ravages.

A l'analyse de ces documents, nous ajouterons les conclusions d'un rapport sur l'épidémie, que

vient de publier la société d'agriculture de Valenciennes :

1o Faucher toutes les fanes attaquées et les brûler sur place, en évitant de les agiter, afin que les spores qui les couvrent ne se répandent pas dans l'air ;

2o Défendre expressément d'enfourer les tiges et les tubercules gâtés, ou de les jeter sur les fumiers ;

3o Recommander de ne pas replanter des pommes de terre sur les champs, ou dans le voisinage des champs maintenant infectés ;

4o Employer pour la plantation prochaine des tubercules provenant des points de la France où le fléau n'a pas sévi ;

5o Si l'on ne peut se dispenser des tubercules récoltés dans les pays infectés, les soumettre avant la plantation à un chaulage par immersion pendant plusieurs heures dans un liquide ainsi composé : 29 kilog. de chaux, 3 kilog. de sel marin, 129 grammes de sulfate de cuivre, 129 litres d'eau ;

6o Saupoudrer les plantations d'un mélange de chaux, de sulfate de cuivre et de sel dans les proportions ci-dessus, ou d'un mélange de chaux hydratée et de cendre ;

7o Assainir les caves dans lesquelles on aura déposé des pommes de terre atteintes de la maladie, les nettoyer, badigeonner les murs avec un lait de chaux, répandre sur le sol de la chaux en poudre et du charbon pilé.

Les personnes de la campagne qui désirent s'abonner à la *Revue de Législation* et de *Jurisprudence*, et se procurer le 1er. numéro, feront bien de se hâter, car il n'en reste que très peu de copies.

Chronique Canadienne.

Montréal, 20 octobre 1845.

Un vieil adage qui, pour être ancien et trivial, n'en est pas moins vrai, c'est que "des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer." C'est sous l'impression de cette éternelle vérité que nous avons cru devoir prendre sur nous, nous ne dirons pas d'amuser, ser serait par trop présomptueux, mais de récréer, un instant chaque semaine, les yeux d'une certaine classe de vos lecteurs fatigués par les argumentations toujours si arides de la politique.

Nous ne nous dissimulons pas l'étendue de notre tâche, mais avec un peu de courage on vient, tant bien que mal, à bout de tout.

Quant nos gros bonnets politiques sentiront leur tête appesantie par les méditations profondes sur les droits internationaux, sur les libertés de l'homme, sur les vagues théories de l'esprit humain, toutes ayant pour but, nous voulons bien le croire, le bonheur de la race humaine, qu'ils (les gros bonnets plus haut mis en scène) condescendent à laisser enriquer au hasard un œil indifférent sur la petite chronique de la *Minerve*, et bientôt la vie leur apparaîtra ce qu'elle doit être, un bien dont on doit partager la durée en deux parties : — la première et la plus nécessaire pour le travail, ce tyran de tous les hommes dont vous sentez, quoique vous en ayez le pesant, l'impitoyable empire : la seconde et qui n'est pas moins utile que la première, pour le repos, pour le plaisir, pour ranimer à son bienfaisant contact, vos forces alourdies, votre énergie amoilie.

Voilà donc quel sera notre travail de toutes les semaines ; une revue des améliorations, des progrès, des amusements de notre jolie ville ; un coup-d'œil scrutateur sur nos institutions publiques ; peut-être même une réflexion sur les hommes, mais à coup sûr et toujours, la guerre à mort aux préjugés de quelque nature qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils se cachent : mais aussi la paix à tous, l'union entre tous, et l'entente cordiale de tous les partis.